



CHAPITRE XVII

Au lac Tchaïa. — La sortie du désert. — Les femmes qui fument. — L'Ounyanyembé. — Le docteur Van den Heuvel. — Un glorieux tombé. — Le gouverneur arabe et son frère, le Bana Scheik. — Hospitalité et abondance.

LA rencontre d'une tombe européenne au centre de l'Afrique sauvage fait toujours naître au cœur de l'explorateur un mouvement de profonde tristesse; mais ici, cette émotion se double d'un sentiment d'indignation et de révolte à la vue de ces vestiges du crime, gisant sur le sentier et témoignant, à la face du ciel, d'un abominable forfait.

Partout des ossements humains sont épars sur le sol; dans une étroite clairière, un gros miombo, criblé de balles et déchiqueté par les flèches,

forme le centre du lugubre tableau : c'est là, derrière cet arbre, abrité par son double tronc, que Penrose, jeune ingénieur anglais au service de la *London missionary Society*, s'est défendu contre une légion de Rougas-Rougas qui avaient attaqué sa caravane.

Nous nous efforçâmes, Roger et moi, de découvrir, de reconnaître les restes de cet infortuné voyageur, afin de les ensevelir pieusement, mais nos recherches furent vaines : il y avait là des entassements d'os et de crânes ; entraînés par les fauves, des débris de squelettes étaient épars jusque dans les halliers.

Partout des caisses défoncées, des effets lacérés, des instruments brisés ; les colis ont été éventrés à coups de hache et de pieu, et ces ouvertures, demeurées béantes, sont là comme si elles voulaient parler.

Ce spectacle emprunte à la sauvagerie du lieu un cachet plus saisissant encore : c'est bien l'endroit du guet-apens, le coin favorable à l'embuscade et à l'assassinat ; le silence y est menaçant ; on sent que de ces profondeurs sinistres aucune voix ne s'élèvera jamais pour dire l'horrible drame et dénoncer les coupables ; complices muets, ces grands arbres, ces obscurs fourrés vous regardent passer, sombres comme le crime qu'ils ont vu se perpétrer.

Aux abords de la clairière, les Rougas-Rougas ont élevé de grossiers arcs de triomphe en branchages pour célébrer leur exploit : on recule d'horreur à l'idée des saturnales qui ont présidé au partage des dépouilles européennes.

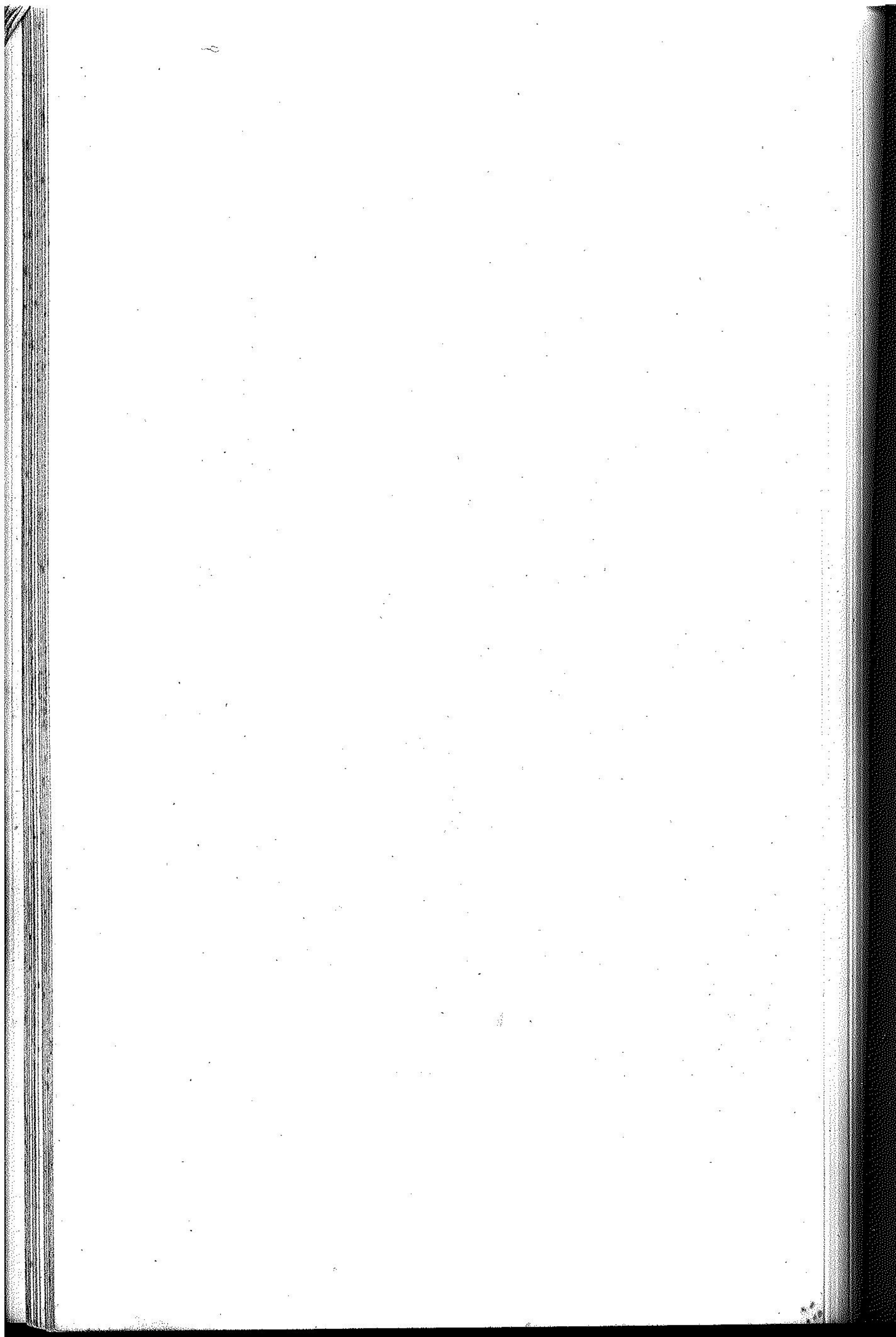
Infortuné Penrose ! Succomber ainsi dans un désert lointain, égorgé par des sauvages dont il ne pouvait même pas se faire comprendre ! Agonie terrible, si courte qu'elle ait été ! doux souvenirs de jeunesse, chères images de ceux que l'on aime, projets, espoirs, toutes ces visions durent défilier rapidement devant ses yeux lorsque, sanglant, il est tombé sous le nombre, sans pouvoir crier à ces barbares : « Je ne vous veux que du bien ; laissez-moi vivre pour vous donner la lumière ! laissez-moi revoir ma vieille mère, et mon pays, et les amis qui m'attendent au delà des mers ! »

Cependant, malgré les tristes pensées qui nous assiègent, nous faisons halte en ce lieu, car les hommes sont exténués de fatigue ; on s'empresse de dresser le camp, et chacun court ensuite étancher sa soif au bord du lac Tchaïa.

Quelle nature sauvage et grandiose ! et quel calme dans cette immensité ! Le soleil décline à l'horizon et jette ses derniers feux sur la nappe liquide qui étincelle ; les hommes sont là qui se désaltèrent en silence, sans faire le moindre bruit, de peur de donner l'éveil aux Rougas-Rougas.



LES VESTIGES DU CRIME.



Mais déjà l'obscurité gagne la forêt, et les eaux du lac ont pris une teinte de plomb fondu sur laquelle la brise fait miroiter d'innombrables stries d'argent; la nuit devient complète. Alors, au calme menaçant du jour succède un effrayant concert: le ricanement de l'hyène répond à l'aboïement du chacal; chacun de ces féroces animaux court au même hideux festin; dans la plaine, là-bas, le zèbre hennit de peur et le rhinocéros, rôdant parmi les jungles, essaye son lourd mugissement.

Mais voici le lion qui entonne la bruyante fanfare de la chasse, et bientôt, du sein de cette immensité déserte, s'échappent mille cris de détresse, glapissements lugubres, sinistres plaintes, appels désespérés; à travers la feuillée on entend passer des souffles puissants; la forêt s'agite, elle aussi élève sa voix colossale: c'est un chaos indescriptible, un déchaînement de monstrueux accords; c'est la poursuite irritée, l'effroi, la lutte, l'écrasement ou l'amour; c'est la sève de cette brûlante nature africaine qui s'échappe en clameurs éclatantes et en bonds furieux.

Nous passâmes encore en pleine solitude la journée et la nuit du lendemain, traversant une région merveilleusement féconde: en maints endroits ce ne sont que vastes pelouses, tapis d'herbe grasse semés de bosquets feuillus, et, bien que la saison des pluies nous suive de très près, la végétation est riche, plantureuse, pleine de promesses pour le bras courageux qui ne reculerait pas devant le défrichement de cette jungle.

Le 2 avril, vers 8 heures du matin, nous arrivons dans une vallée fertile qui court entre de riantes collines dont les rampes s'infléchissent vers le nord: là s'élevait jadis un village sur lequel a passé la fureur des Rougas-Rougas; aux alentours on voit encore quelques rares vestiges d'anciennes semailles; c'est tout ce qui reste d'un district autrefois florissant.

Nous gravissons la pente nord-ouest, et nous rentrons ensuite sous bois. A partir de ce point le terrain, semé de nombreux affleurements de granit, devient très accidenté; il est probable que l'on rencontrerait des nappes d'eau à une faible profondeur si l'on creusait la terre, et les moyens de fertilisation ne feraient point défaut si rien ne venait entraver ou détruire cette profitable transformation du sol par la culture.

Vers 11 heures, nous gagnons enfin le village de Hittoura ou Toura comme l'écrivent plusieurs voyageurs. En langue kinyamouésy, ce nom signifie à bas, sous-entendu *fardeau*, et en effet c'est avec joie que l'on pourra goûter quelques heures de repos; pourtant les habitants de ce village ne passent pas pour très hospitaliers, je les crois même fortement enclins à la piraterie, conséquence fatale de leurs rapports constants avec les bandits de la forêt.

L'emplacement du camp regarde la partie méridionale de la bourgade qui consiste en une dizaine de tembés entourés d'une forte muraille comme à Mounié-Mtuana ; le grand Hittoura se trouve, nous dit-on, à une lieue plus loin, au nord-est.

Roger et moi avons formé le projet de nous rendre à Hékoungou, afin d'y visiter la tombe de Vauthier et, au besoin, y faire les réparations nécessaires ; on a vu précédemment que le brave lieutenant, voulant éviter la route centrale du Mgounda-Mkali, particulièrement le lac Tchaïa, avait pris une route qui, de Pongouli, le conduisit par le nord au pays des Vouatatoura, où il mourut. Mais comme ce lieu, situé dans le Toura septentrional, se trouvait à six heures de marche de notre camp, cette pieuse excursion eût nécessité un jour entier de halte ; pour des motifs que nous ne voulûmes pas discuter, M. Cadenhead ayant été d'un avis contraire, le projet dut être abandonné.

L'eau est bonne à Hittoura, les vivres y sont abondants, principalement le maïs dont on peut se procurer cent épis pour une coudée de calicot ; il est prudent d'y faire d'abondantes provisions, car les étapes suivantes se poursuivent de nouveau en tirikésas. A vrai dire, cette indication ne pourra être mise à profit que si le Toura méridional, détruit quelques mois après notre passage, a pu renaître de ses cendres, ce qu'il faut espérer, ce poste étant providentiel et très heureusement placé au milieu de la pénible traversée des *champs d'amertume*.

Pendant la marche suivante, nous eûmes à parcourir une immense plaine marécageuse où nous avions de l'eau jusqu'au-dessus du genou ; nous y vîmes de nombreuses variétés d'oiseaux aquatiques, des grands échassiers, des ibis, des flamants, des cygnes noirs, des marabouts, des grues, des pélicans dont les joyeux ébats, les courses, les lourdes envolées, imprimaient au paysage un cachet de gracieuse sauvagerie et le faisaient ressembler à quelque coin fortuné d'une terre vierge.

En rentrant sous bois, nous rencontrâmes un sol ferrugineux très riche ; puis, vers 2 heures, une forte déclivité du terrain nous mena à une rivière assez forte que nous passâmes à gué, le flot nous montant cette fois jusqu'à la poitrine : c'est un bras du Gombé méridional ; l'eau en est très bonne, mais blanchâtre, le terrain qu'elle arrose étant, du reste, excessivement riche en calcaire. Par contre, aux alentours s'éparpillent de charmantes petites zihouas auxquelles, trop indolents pour se rendre à la rivière, les porteurs puisèrent imprudemment leur première boisson, ce qui les rendit presque tous malades ; parvenu en ce lieu, le voyageur fera bien de veiller à ce que l'eau qu'il consommera ne provienne jamais de ces étangs perfides.

Après une étape très pénible à travers un pays mouvementé où les marécages alternent avec de hautes collines boisées élevant à une grande hauteur leurs cimes de granit, nous arrivâmes enfin à Roubougwa le 4 avril.

C'est, en somme, le premier village des Vounyamouési; mais à force de s'acoquiner avec les Rougas-Rougas, les habitants de ce district, comme ceux de Hittoura, sont turbulents, tracassiers, même pillards et voleurs : l'un de nos gens s'étant éloigné dans les cultures, ils tentèrent de lui arracher l'étoffe qu'il portait sur lui; mais l'homme fit bravement feu sur ses agresseurs qui prirent la fuite; c'est ainsi que parfois un malheureux peut être tué rien que pour la maigre coudée de calicot dont ses reins sont entourés.

Là, comme à Kouéré qui succède à Roubougwa, nous campâmes encore à l'extérieur du village; c'est un détail ethnographique qui a son importance : suivant la manière dont l'explorateur procède à sa couchée, s'il s'installe au milieu des habitants, dans l'enceinte même, ou s'il demeure à l'extérieur, on peut juger non seulement des sentiments de la population envers les caravanes, mais même de la race à la laquelle ces peuplades appartiennent.

A Kouéré, nous fûmes régalez d'une danse échevelée qu'une dizaine de négresses vinrent exécuter devant les tentes : elles avaient disposé dans leur chevelure une houppe de crin, pareille à la crête d'un flamant; leur vêtement se bornait à une ceinture de verroteries autour des hanches et à quelques anneaux de cuivre aux bras et aux jambes; et pendant deux heures elles se livrèrent à des sarabandes effrénées, au son d'un tambour fait d'une peau de buffle tendue sur une grossealebasse. Ces créatures paraissaient se mouvoir sur des jarrets d'acier, car la fatigue n'avait aucune prise sur elles; pour les faire déguerpir, il fallut que la nuit survint, et j'incline fort à croire qu'elles ont continué leurs entrechats dans l'intérieur du village.

Le lendemain, nous nous trouvâmes en pleine région rocheuse : les monts s'abaissaient du côté du sud et couraient, audacieux, vers le pays de Mirambo, au nord-ouest; sur le versant méridional, nous rencontrâmes encore de nombreux vestiges d'anciens camps, et, après avoir franchi une vaste plaine, nous rentrâmes dans un système de montagnes qui forment l'enceinte naturelle de l'Ounyanyembé.

En effet, au pied de la colline, après avoir traversé quelques centaines de mètres de marécages, nous arrivons en face de Kwakwasohé que nos porteurs saluent de coups de feu et de frénétiques hourras.

A notre grande surprise, d'un pas délibéré, le kirangozi s'avance vers la porte d'entrée, la franchit, et toute la caravane s'y engouffre à sa suite; les habitants nous regardent d'un œil curieux, mais avec sympathie et sans

effroi ; de notre côté, nous nous mettons en devoir de nous installer au milieu de leur village, absolument comme en pays conquis.

C'est du reste l'usage : les marchandises sont mises en tas et recouvertes d'une bâche ; les trois tentes sont dressées à côté ; après quoi, se répandant dans les demeures environnantes, les porteurs s'en vont fraterniser avec les indigènes.

Nous sommes dans le premier village de l'Ounyanyembé proprement dit.

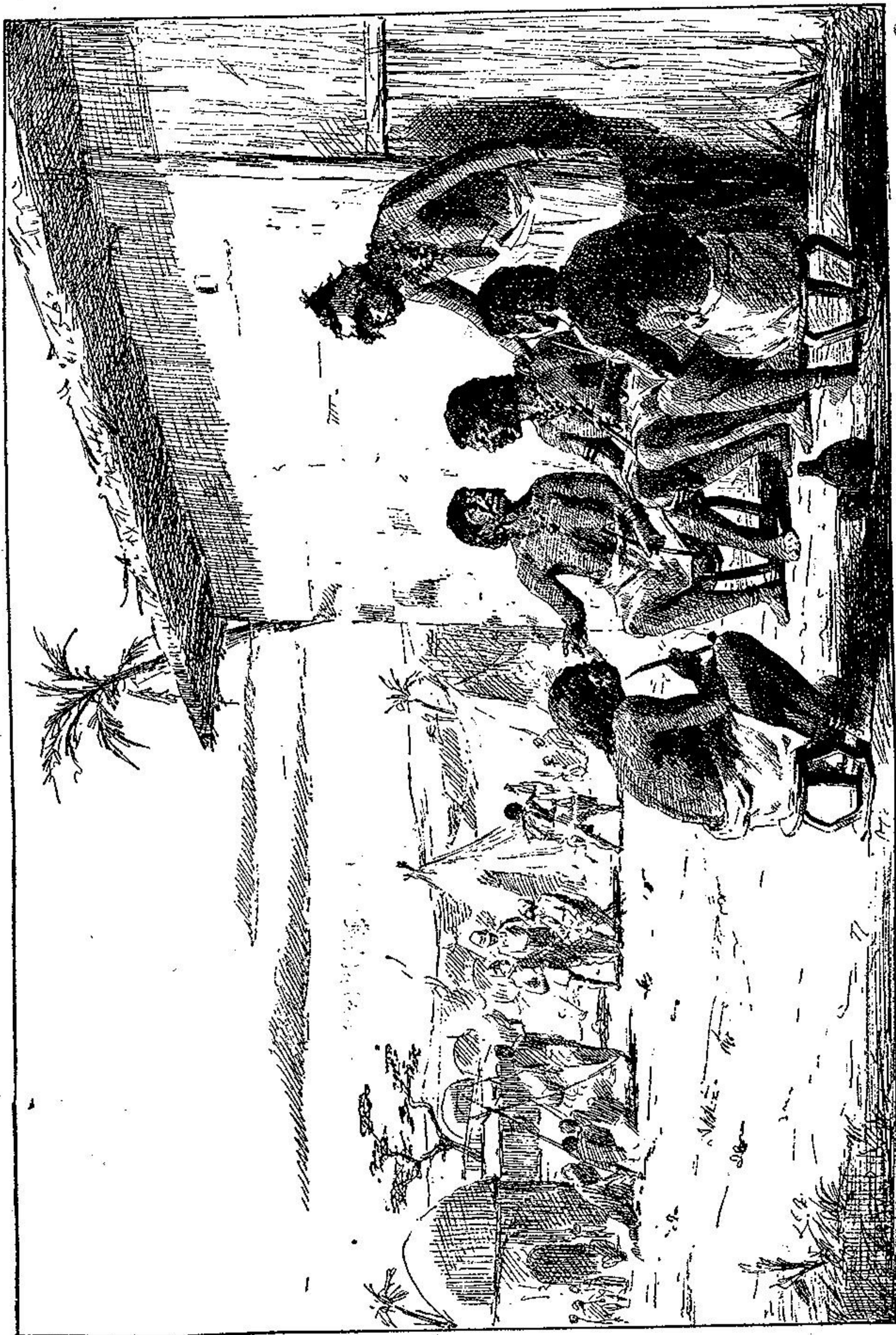
La plupart des habitations sont encore des tembés, construits en pisé avec des vérandas formées par le prolongement du toit ; elles sont agglomérées, et une forte muraille avec bastions, escarpes et contrescarpes les entoure : déjà ici l'on s'aperçoit du voisinage gênant du redoutable roi-bandit Mirambo.

Cette couchée sur une place publique, alors que depuis plus de deux mois nous n'avions pour camps que les grands chemins, nous sembla un luxe inouï ; au seuil des huttes et des tembés voisins, assises sur des tabourets de bois et fumant dans de longues pipes à foyer noir, les femmes nous regardent, curieuses, attentives, la tête penchée en avant, et, de temps à autre, une exclamation rapide et un rire aigu répondent à quelque remarque de l'une d'elles. Les hommes ne se mêlent pas à ces réunions qui se tiennent à l'heure où le jour tombe : les femmes se reposent, fument, causent entre elles et leur babil est généralement bruyant et animé ; mais aujourd'hui elles nous contemplent, étonnées, muettes : il ne passe pas tous les jours des visages pâles à Kwakwasohé.

Le jour suivant, avant la levée du camp, nous dépêchâmes une estafette à Kouikourou, pour annoncer notre arrivée au gouverneur arabe, suivant, du reste, un usage consacré ; et bientôt après la caravane entière s'ébranla.

Au moment où le soleil émergeait de la cime des monts, nous franchissions la dernière rangée des monotones miombos de la forêt, et, dans un manteau de pourpre et d'or, apparurent à nos yeux ravis Taborah, Kouikourou, Kouihara, qui sommeillaient encore sous la feuillée ; on eût dit d'un mirage enchanteur, tant est brusque la transition qui, du désert d'où nous venions, nous transportait dans la plus ravissante des oasis.

Quel changement soudain dans la nature ! Du haut de ces monts boisés, dont les éperons septentrionaux font à l'Ounyanyembé une frontière naturelle, l'œil se repose ravi sur la « scénérie » charmante qui se déroule à l'horizon. C'est d'abord une vaste plaine couverte de cultures : ici des champs de maïs, de moutama, là de vertes rizières, des carrés de patates, de tabac, de manioc ; plus loin des bananeraies splendides. Puis, essaimés dans la plaine et cachés sous un océan de feuillage, s'élèvent de rians



LES FEMMES QUI FUMENT.

hameaux, entourés d'une ceinture d'euphorbes pareils à d'immenses candélabres de verdure.

Ces euphorbes qui enserrant si heureusement les villages, ne servent pas seulement d'ornement : le suc de ces arbustes renferme un poison subtil dont les guerriers enduisent leurs lances et leurs flèches aux heures des combats.

Car, hélas ! on se bat aussi dans cet Éden où tout semble cependant inviter l'homme au charme du repos et de la paix.

C'est d'abord Mirambo qui tient la campagne au nord, ferme la route d'Oudjidji, et saccage les établissements arabes chaque fois que l'occasion se présente d'enlever à ses implacables ennemis femmes, esclaves, bétail ou caravanes d'ivoire. Mirambo, antéchrist de ces régions, on entend là-bas murmurer ton nom jusqu'au sein des plus humbles demeures !

Puis, c'est le Nioungou, chef suprême des Rougas-Rougas, qui, des profondeurs de ses repaires, lance sur les vertes campagnes ses légions affamées ; cet empire des Rougas-Rougas s'étend même au sud-ouest, sur la route du lac Tanganika qui en est infestée, et où, pour notre malheur, nous les rencontrerons plus tard.

En descendant la rampe, nous contournâmes le village de Somoyède où le gouverneur met ses enfants en pension et en apprentissage ; puis, suivant le sentier qui se déroule en plaine, nous arrivâmes en vue de Kouikourou, résidence de ce haut dignitaire arabe ; mais comme il en était absent au moment de notre passage, nous poursuivîmes directement notre route sur Kouihara.

Cependant les askaris ont chargé leurs armes, et, mêlée aux clameurs, aux cris d'allégresse, aux joyeux vivats, une vive fusillade annonça à tous l'approche d'une caravane européenne. Nous vîmes s'avancer alors un homme blanc de haute taille qu'aucun de nous ne reconnut d'abord ; il s'approcha, les mains tendues, et d'une voix joyeuse qui lui concilia d'emblée nos plus cordiales sympathies :

« Salut, messieurs, dit-il ; je suis le docteur Van den Heuvel ; voici ma demeure, entrez-y, vous êtes chez vous. »

Il faut avoir voyagé en Afrique dans les conditions qui ont été exposées plus haut, et pendant deux mois et demi avoir marché chaque jour, campé au désert, couché en pleine jungle sans jamais même se débotter pour dormir, il faut avoir vécu d'une vie aussi dure, pour comprendre le bien-être que l'on éprouve la première fois que l'on s'assied enfin dans la maison d'un Européen, d'un ami. Je n'essayerai pas de peindre cette joie : c'est une de celles qui font oublier au voyageur bien des heures cruelles, bien des

mécomptes, bien des souffrances; et je suis heureux de la devoir au sympathique docteur Van den Heuvel.

Sous les dehors d'une franchise un peu rude, nul ne possède plus grand cœur, dévouement plus absolu, sentiments plus élevés; il l'a prouvé, du reste, en Europe comme en Afrique, où à l'heure actuelle encore il poursuit sa noble mission, prodiguant sa vie, honnête et silencieux comme le vrai sage. Je crois d'ailleurs que Van den Heuvel n'a jamais eu que des amis parmi tous ceux qui l'ont connu : puis-je ajouter quelque chose à cet éloge ?

Aussitôt que nous fûmes chez lui, tout un monde de paroles, de nouvelles, se pressa sur nos lèvres, s'échappant en cascades, sans ordre, sans suite, et en quelques mots nous nous efforçâmes tout d'abord de raconter les volumes que nous avions à nous dire; sur ces entrefaites, un messenger du gouverneur arabe parut et nous fit savoir que, par ordre de son maître, une demeure allait être mise à notre disposition pour tout le temps de notre séjour.

Puis, nous engageant à venir la visiter, il nous conduisit à un vaste temple situé à l'extrémité occidentale de Kouihara, et qui eut l'honneur d'abriter Cameron, Stanley, Burton et le grand Livingstone; la chambre qui me fut assignée fut habitée successivement par Livingstone et par Cameron. A vrai dire, cette demeure exige de sérieuses réparations, car, à quelques jours de là, une forte pluie étant survenue pendant la nuit, j'eus la désagréable surprise de voir ma chambre à coucher transformée en un véritable lac.

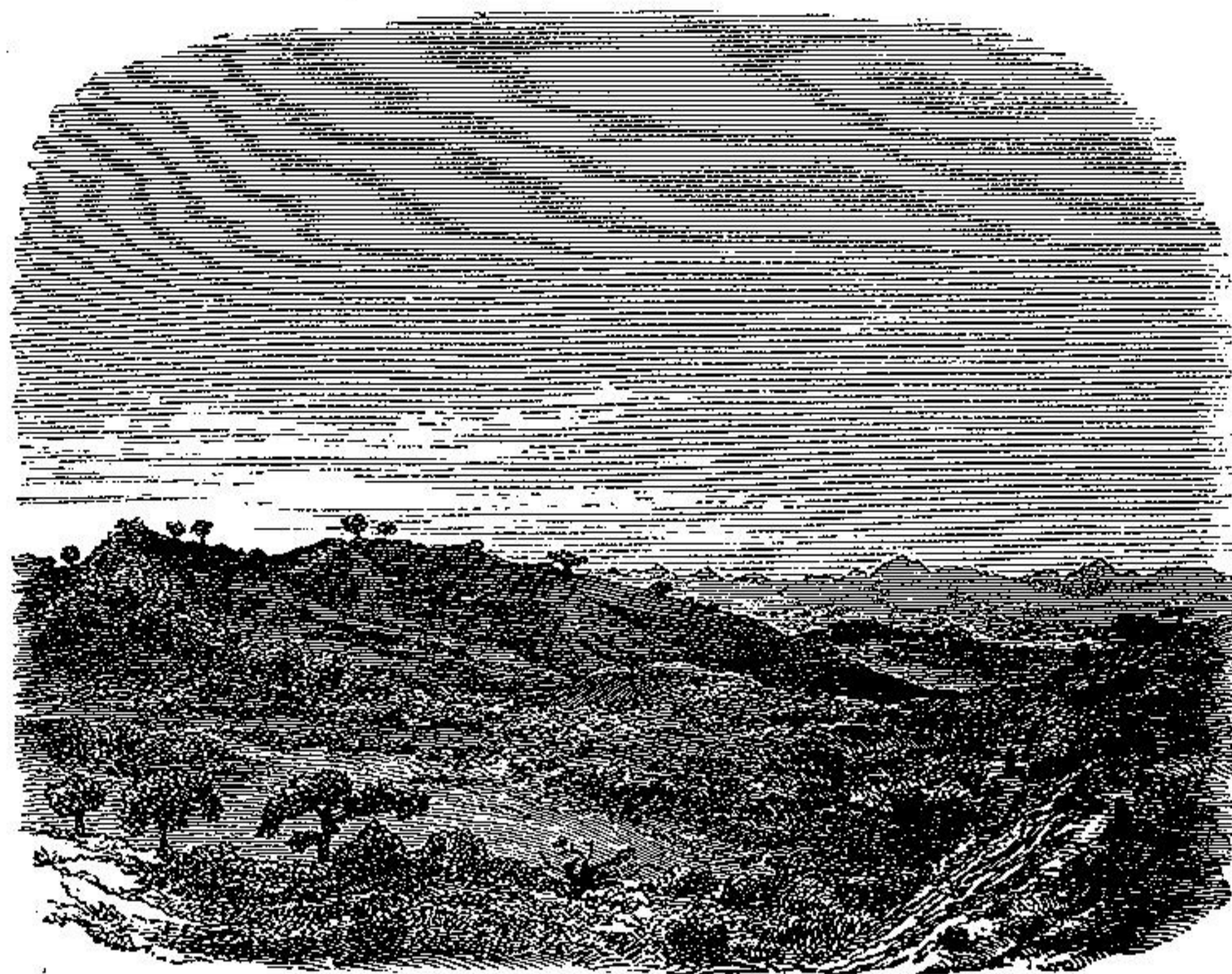
Je fus réveillé par l'eau qui ruisselait du toit sur mon lit; déjà elle couvrait le sol à la hauteur de plus d'un pied : mes bottes, mes effets déballés flottaient autour de moi dans un lamentable désordre. Dans l'impossibilité où j'étais d'allumer ma bougie, je m'empressai de fermer mes colis en tâtonnant, et me réfugiai dans la chambre de Roger et de Cadenhead qui avait été préservée, la toiture se trouvant renforcée de ce côté par la véranda; dès le lendemain, je quittai cette demeure et m'installai chez le docteur Van den Heuvel.

Notre premier soin, on s'en doute, fut d'aller présenter nos hommages au gouverneur arabe Abdallah-ben-Nassib, pour qui nous étions porteurs d'un firman du sultan de Zanzibar, le prince Saïd-Bargash.

Abdallah-ben-Nassib est un Arabe de la conquête : c'est ainsi que l'on appelle ceux qui vinrent à Zanzibar avec le premier sultan, Saïd, le grand-père de Saïd-Bargash. Tandis que plusieurs de ces hauts personnages se fixèrent à la côte où beaucoup d'entre eux occupent encore aujourd'hui les charges les plus importantes, d'autres, mus par la passion des voyages,

par le désir d'accroître leurs richesses et aussi par le sentiment inné chez l'Arabe et qui le pousse toujours en avant dans la voie des conquêtes, d'autres, dis-je, s'enfoncèrent dans l'intérieur du Noir Continent.

Parmi ces derniers, il en est qui s'arrêtèrent au district de la Moukoundoucoa où nous les retrouverons au retour ; Mounié Mtuna, qui en était aussi, resta sur la frontière occidentale de l'Ougogo où il implanta sa domination ; certains poussèrent à Oudjidji, à Nyangwé, dans l'Ouganda chez Mtéssa ; Abdallah-ben-Nassib se fixa dans l'Ounyanyembé où il acquit bientôt la situation de gouverneur, et celle de consul de Sa Hautesse le sultan



PAYSAGE DE L'OUNYANYEMBÉ.

de Zanzibar. Et, comme on le verra, ce n'est pas un vain titre : il détient entre ses mains une puissance considérable, une force réelle indiscutée et indiscutable.

Accompagnés du docteur Van den Heuvel, et escortés d'une dizaine d'askaris en armes revêtus d'éclatantes chemises blanches, Roger et moi nous nous rendîmes solennellement à Kouikourou, résidence du sultan ; M. Cadenhead avait préféré accomplir seul cet acte de politesse.

Kouikourou est une réunion de plusieurs tembés dont le principal sert de demeure au gouverneur et à son frère, le Bana Scheik ; les autres habi-

tations sont occupées par des Vouangouana, hommes d'affaires, gérants de biens, conducteurs de caravanes au service de ces dignitaires, ainsi que par des travailleurs et des esclaves.

L'accueil le plus bienveillant et le plus cordial nous y attendait. Tous les voyageurs s'accordent, du reste, à reconnaître que ces deux nobles vieillards, le gouverneur et son frère, représentent les types parfaits de gentlemen accomplis. L'hospitalité arabe est proverbiale; mais nous avons rencontré de plus chez eux une politesse native, une courtoisie de bon aloi, une noble prévenance, qui nous charmèrent.

Le gouverneur s'intéressa vivement à nous, à notre expédition; il avait conservé de Cambier, de Popelin, un souvenir des plus agréables qu'entretenait avec soin d'ailleurs l'excellent docteur Van den Heuvel; aussi fûmes-nous véritablement traités en amis; il nous montra sa maison et, non sans orgueil, nous fit visiter, entre autres choses, un petit salon où se trouvaient deux belles glaces ovales dans de riches cadres dorés, les seules certainement qui eussent pénétré jusqu'au cœur de l'Afrique. Enfin, il nous offrit du café et des fruits; et, quand nous le quittâmes, il avait, ainsi que son frère, conquis notre parfaite amitié, de même que nous pouvions dorénavant compter entièrement sur la sienne.

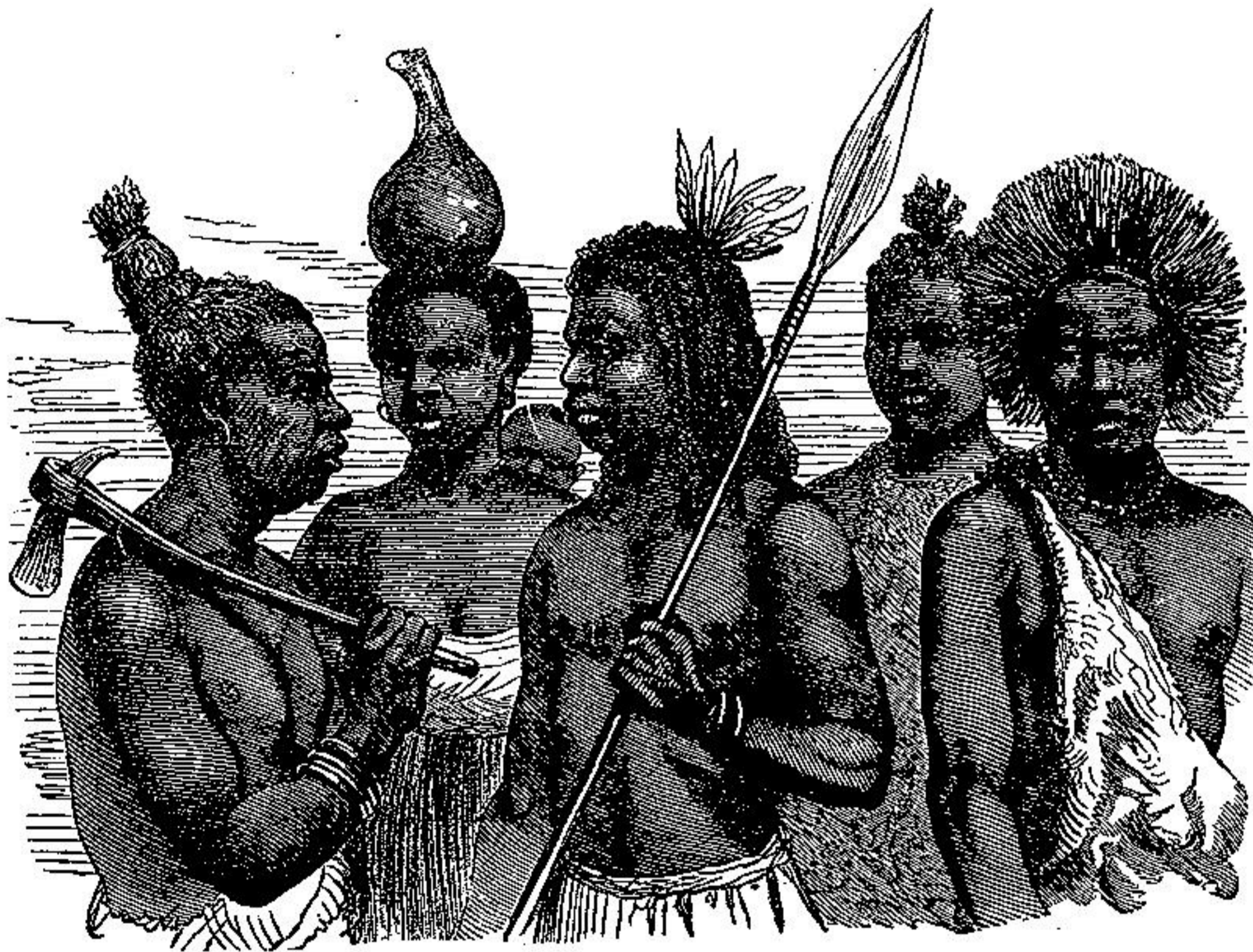
A peine étions-nous de retour dans nos demeures, que des messagers arrivèrent portant dans des paniers et sur des plats d'osier et de faïence des montagnes de crêpes, des œufs, des bananes, des citrons, des grenades, du riz, des poulets dorés, une avalanche d'excellents mets qu'Abdallah-ben-Nassib, ou plutôt son frère, le Bana Scheik, envoyait aux seigneurs blancs pour leur faire oublier les ennuis et les privations du Mounda-Mkali.

A partir de ce moment, nous reçûmes presque chaque jour de nos illustres amis de semblables présents; c'est devenu chez eux une sorte de règle, et les caravanes européennes, de passage à Taborah, bénissent toutes la générosité des Arabes.

Il faut bien le reconnaître, c'est à eux seuls que ce district doit sa prospérité: ils ont dompté l'indolence native du noir, et, par une énergie et un travail soutenus, transformé la vaste lande en un magnifique jardin potager. J'insiste sur ce point, parce qu'il est évident que l'agriculture est le premier pas et le pas le plus sûr vers la civilisation, comme c'est aussi la clef du problème qui tend à rendre l'Afrique habitable: on ne triomphera de cet insalubre climat que par le défrichement du sol qui, amenant le drainage des eaux, transformera en plaines fertiles les régions marécageuses si fatales aux Européens.

Or, les Arabes sont déjà parvenus à faire du nègre paresseux et pillard un actif laboureur, et le spectacle que nous offre en ce moment l'Ounya-nyembé est bien fait pour fixer notre attention sur ces hommes qui par eux-mêmes, sans direction aucune, entreprennent au centre de l'Afrique un travail gigantesque, alors que les efforts des peuples civilisés se brisent incessamment contre l'insuccès. Avec de pareils alliés nous arriverions certainement à un résultat sérieux, à un but éminemment pratique.

A côté de l'industrie agreste, Taborah présente tous les caractères d'un centre important de trafic; les Arabes y possèdent leurs plus grands établissements de l'intérieur, et c'est aussi le relais de toutes les caravanes qui,



INDIGÈNES DE TABORAH.

partant de la côte, ont pour objectif la région des Grands Lacs : elles renouvellent à Taborah leurs denrées d'échange et leur personnel, y congédient les Zanzibarites pour enrôler les robustes Vounyamouési avec lesquels elles se rendront sur les rives du Tanganika ; tout cela est ordonné, prévu, réglé à l'avance, et, en dehors de l'époque du Rhamazan, les expéditions n'éprouvent à Taborah aucun retard dans leur marche vers le lac.

Les installations des Arabes à Taborah sont très confortablement établies : ce sont d'immenses tembés, solidement bâtis, où l'on trouve à toute heure

une hospitalité généreuse; certes, à ces attentions on répond par de sérieux cadeaux; mais l'idée première de ces largesses n'en est pas moins appréciée, et avec raison, par tous ceux qui en sont l'objet.

Fins et diplomates par nature, ces Arabes passent en causeries politiques tout le temps qu'ils n'emploient pas à leurs affaires; ce qui se débite en un seul jour sous la véranda de leurs tembés suffirait à défrayer nos plus grands journaux pendant des mois entiers: ce ne sont que plans de campagne à perte de vue, alliances offensives et défensives, pactes conclus, rompus, renoués, et au milieu de ces *barzas* éclate à tout moment, comme une bombe, le nom terrible de Mirambo.

Ah! il a dans l'Arabe un ennemi bien implacable, le grand empereur nègre de l'Ounyamouési!

